

Buchbesprechungen / Recensions critiques / Book Reviews

Die Auswahl der Bücher zur Rezension behalten sich die Redaktion und die beiden für diese Rubrik Verantwortlichen vor. Unverlangt eingesandte Buchbesprechungen werden nicht veröffentlicht.

Le choix des livres qui font l'objet d'une recension critique est effectué par la rédaction et par les deux responsables de cette rubrique. Les recensions non sollicitées ne sont pas publiées.

Books to be reviewed are selected by the Editor and the two Book Review Editors. Unsolicited reviews are not published.

Aceti, Monica, Jaccoud, Christophe & Tissot, Laurent (éds.): **Faire corps. Temps, lieux et gens.** Neuchâtel: Éditions Alphil – Presses universitaires suisses. 2018. 278 p.

«Le corps est partout» (p. 7). C'est avec ce constat que l'éditrice et les éditeurs de *Faire corps. Temps, lieux et gens* entament leur propos. Le corps, au sein de notre «société somatique» (Turner, 1996) de ce début de 21^{ème} siècle, est devenu l'espace de ralliement des «dynamiques sociales, politiques, culturelles et économiques» (p. 7). Cet ouvrage collectif explore le corps dans ses pluralités ainsi que ses singularités individuelles et collectives. Il investigate les influences réciproques entre individu(s) et société au travers desquelles les corps sont construits et se construisent. Ainsi, l'objectif de l'ouvrage est de «tracer les contours d'un *faire corps*, de ses modalités et de ses déclinaisons en Suisse» (p. 11).

Agrémenté de nombreuses photographies, reproductions de tableaux et affiches, ce livre s'adresse à un large public. Plutôt que d'y défendre une thèse unique, une approche «par l'objet» a été privilégiée, que les contributrices et contributeurs examinent à partir d'ancrages disciplinaires variés (histoire, sociologie, anthropologie, histoire de l'art, littérature ainsi que l'autobiographie) et de postures épistémologiques multiples. Ce livre trouve néanmoins une cohérence dans son enracinement géographique – la «Suisse», de la fin du 17^{ème} siècle à aujourd'hui – qui

constitue l'unité d'observation partagée par l'ensemble des contributions.

L'ouvrage débute par une introduction concise qui expose les manières dont les sociologues se sont jusqu'à ce jour emparés du corps comme objet d'étude avant de présenter la structure du livre. Celui-ci s'organise en quatre parties, de trois à quatre contributions chacune. Dans son ensemble, l'ouvrage propose une progression narrative allant des mécanismes de détermination aux processus de subjectivation. La première partie, «fabriquer les corps», s'intéresse au modelage des corps. La deuxième partie, «entretenir les corps», investigate l'injonction montante à l'entretenir; que celle-ci soit politique, médicale ou sociale. La troisième partie, «montrer les corps», interroge les manières dont la monstration des corps est un vecteur de l'«expression de soi, groupale, communautaire ou nationaliste» (p. 15). La quatrième partie, «mobiliser les corps», questionne les manières dont les corps-sujets sont engagés dans et affectés par des expériences incarnées «de soi et sur soi» (p. 18). À travers ces quatre parties, différentes «sphères d'organisations» (p. 11) sont investiguées par les contributrices et contributeurs: la santé; le travail; le sport et les loisirs; l'art et la culture.

Trois contributions documentent les façons de *faire corps* dans la sphère d'organisation de la santé. Dans le premier chapitre, Matthias Ross analyse comment l'introduction, en 1948, de l'Assurance Vieillesse et Survivants s'accompagne d'une redéfinition

de ce qu'est la vie après l'emploi. Alors qu'auparavant les corps ne s'arrêtaient de travailler que lorsqu'ils étaient trop abîmés, l'établissement d'une limite d'âge au travail reconfigure les pratiques des corps vieillissants et redéfinit ce qu'est la vieillesse. Émerge ainsi progressivement le paradigme du « bien vieillir », ou du « vieillir actif », qui enjoint les personnes âgées à être responsables de leur santé et à entreprendre un travail sur leurs corps. À partir d'une perspective historique, Philip Rieder aborde l'émergence, aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles, de la notion médicale de « mal du pays » qui reconfigure le regard que la médecine porte sur les relations entre les individus et leurs environnements. La Suisse, par la réputation de salubrité de ses environnements naturels, devient alors un lieu de villégiature pour soigner les corps. Dans le troisième chapitre, Ilario Rossi considère le corps comme un laboratoire du social à travers l'étude du pluralisme thérapeutique en Suisse. Sa contribution interroge les liens entre corps, maladie et recours thérapeutiques et s'intéresse à la façon dont ceux-ci (re)définissent ce qu'est l'être humain. Il investigate l'offre thérapeutique devenue progressivement plurielle et les « reconfigurations des demandes et des itinéraires de soin de malades » (p. 93).

Deux contributions traitent ensuite des processus d'assujettissement des corps dans la sphère du travail. À partir d'une approche féministe poststructuraliste, Katharina Pelzelmayer analyse les discours des structures privées de soin à domicile. L'autrice montre comment ces discours contribuent à la construction des corps soignants. En s'appuyant sur les concepts d'« assujettissement » et de « performance répétée », elle montre comment ces discours participent de la construction de nouveaux corps-sujets : émerge alors la figure de « migrante pendulaire », docile et illusoirement autonome. Adoptant une perspective socio-historique, Laurence Marti montre comment le processus d'industrialisation du travail prenant place au 19^{ème} siècle participe de la naturalisation des

corps des classes sociales inférieures comme unique force de travail manuel.

Sept contributions mettent en lumière la production sociale et individuelle des corps dans le cadre du sport et des loisirs. Adrián Cordoba et Benoît Lenzen analysent les manuels fédéraux d'éducation physique édités entre 1876 et 1998 et montrent comment ce dispositif d'État participe de l'assujettissement des corps des écoliers. Le contenu de ces manuels donne à voir les processus de normalisation des corps qui répondent à des projets dans un premier temps militaires, puis sportifs et hédonistes. La contribution de Jérôme Gogniat questionne les rôles joués par les pensionnats pour jeunes gens et fréquentés par l'« élite » dans la diffusion des sports modernes en Suisse. Ainsi, ces pensionnats ont œuvré comme des espaces de transferts culturels depuis le Royaume-Uni. Le sport, à l'intersection entre offre touristique et programme éducatif, a alors participé de la diffusion de valeurs telles que le courage, la discipline et le flegme qu'une jeunesse de l'élite incorpore. Philippe Vonnard, Grégory Quin et Quentin Tonnerre, historiens du sport, s'inspirent dans leur article des méthodes de la sociologie de l'image pour analyser un corpus photographique de la période de l'entre-deux guerres footballistique suisse. Ils montrent comment les corps – sportifs et militaires – sont mobilisés à des fins politiques et diplomatiques et « mis au service » d'un double projet : le maintien de l'indépendance du pays et le travail des relations économiques de la Suisse avec l'Allemagne. Si les sociologues remarqueront que les auteurs ne font pas toujours la distinction entre pratiques corporelles et représentations visuelles de celles-ci, ils apprécieront l'innovation que représente ici l'approche adoptée : mixte-méthodologique et interdisciplinaire. La contribution de Monica Aceti présente une ethnographie de l'activité *pole dance*. À partir d'une analyse des carrières (Becker, 1973) elle montre comment, au cours des processus d'engagement dans la pratique, les danseuses sont confrontées à des tensions paradoxales : entre objectification par les regards masculins

et processus d'émancipation par le biais de la performance d'une sensualité assumée. Cette étude montre la polysémie de la mise en spectacle des performances corporelles, en fonction des lieux, des formes de pratique et des individus en présence. Enfin, la contribution de Baptiste Blandenier s'intéresse aux chorales comme espace social de la construction de soi. Il met en exergue les processus de subjectivation, à travers l'expérience du plaisir de chanter et les émotions que cela suscite mais aussi celle de la participation à un projet collectif. En complément, l'ouvrage propose deux commentaires biographiques. Christophe Jaccoud, sociologue du sport, se remémore, à partir d'un commentaire de photos de famille, le long parcours sportif de son père; tandis que Marianne Chapuisat, grimpeuse émérite, dresse des liens entre corps et mouvement au travers d'un abécédaire inspiré de ses expériences sportives en montagne.

Enfin, deux contributions portent sur la sphère de l'art et de la culture, à partir d'approches disciplinaires différentes: l'histoire de l'art et la littérature. Leïla El-Wakil et Rémi Baudouï montrent comment les représentations des corps dans la peinture suisse du 19^{ème} et du début du 20^{ème} siècle, en particulier dans l'œuvre de Ferdinand Holder et d'Auguste Baud-Bovy, participent de la construction d'une identité corporelle nationale, masculine et rurale¹. Claudine Gaetzi analyse de son côté la manière dont sont traités la fatigue, le désir et le vieillissement du corps des femmes dans l'œuvre de la romancière suisse Alice Rivaz.

L'ouvrage a le mérite de réunir de nombreuses autrices et auteurs qui travaillent sur le corps en Suisse, offrant une présentation très riche des multiples regards que l'on peut porter à partir d'une interrogation sur les évolutions des rapports au corps. Bien que de qualités inégales, toutes les contribu-

tions comprennent, à leurs façons, un gain de connaissance sociologique. On pourra néanmoins formuler une principale critique. L'éditrice et les éditeurs se cantonnent à un travail pluridisciplinaire et ne proposent pas un réel travail d'articulation interdisciplinaire entre les différentes contributions. Ce parti pris éditorial a pour conséquence qu'il revient aux lectrices et lecteurs d'utiliser leurs propres prismes de lecture pour saisir les bénéfices de l'ouvrage.

On l'aura compris, ce bel ouvrage permet de rendre compte du développement et de la diffusion d'une sociologie et d'une sociohistoire du corps en Suisse, en offrant une vision de différents sillons creusés à partir de points de vue diversifiés. Il doit alors être pris comme une invitation à poursuivre les pistes de recherche identifiées. Ainsi, ce livre renforce la confiance que l'on peut avoir dans le développement des recherches sur le corps en Suisse et il n'est pas à douter qu'il suscitera des vocations à s'emparer de ce riche et complexe objet d'étude.

Bibliographie

- Becker, Howard. 1973. *Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance*. New York: Free Press.
Turner, Bryan S. 1996. *The Body and Society: explorations in Social Theory*. London: Sage.

Laurent Paccaud
Institut des sciences du sport,
centre de recherche sur les parcours de vie
et les inégalités
Université de Lausanne
1015 Lausanne
Laurent.paccaud@unil.ch

Baur, Nina / Blasius, Jörg (Hrsg.): **Handbuch Methoden der empirischen Sozialforschung**, 2. Aufl., Wiesbaden: Springer VS. 2019. 2 Bände, 1541 S.

Wer sich mit den Logiken und Praktiken sozialwissenschaftlicher Forschung beschäftigt, kommt am «Handbuch Methoden der

1 On notera que les liens que font les auteurs entre ces représentations picturales et le développement des pratiques sportives en Suisse relèvent plus du registre de l'association d'idées que de la démonstration scientifique.

empirischen Sozialforschung» nicht vorbei. Dieses buchstäblich monumentale Werk hat es in wenigen Jahren zum Referenzwerk geschafft. Die nun vorliegende zweite Auflage ist noch einmal deutlich umfangreicher als die vor fünf Jahren erschienene Erstauflage. Die insgesamt 112 Beiträge zeichnen ein facettenreiches Bild der aktuellen Landschaft empirischer Forschungsmethoden. Der Schwerpunkt liegt bewusst eher auf der Produktion als auf der Analyse von Daten, wobei qualitative und quantitative Perspektiven und Techniken relativ gleichberechtigt repräsentiert sind.

Der Erfolg dieses Handbuchsprojekts ist natürlich zu einem grossen Teil der herausgeberischen Tätigkeit von Nina Baur und Jörg Blasius zu verdanken. Deren klare editorische Idee spiegelt sich in der Balance wider, die zwischen Pluralität der Beiträge und Kohärenz der Darstellungsweise getroffen wurde. Bei aller methodologischen und stilistischen Diversität fügen sich die Einzelkapitel in ein erkennbares Gesamtkonzept. Dass das in dieser Form gelungen ist, liegt neben dem Engagement der HerausgeberInnen zweifellos auch an den AutorInnen der Einzelbeiträge – nur wenige Kapitel wecken den Eindruck, einfach Bestehendes zu reproduzieren oder sich nicht auf die Grundidee des Handbuchs einzulassen.

Vor diesem Hintergrund wäre es für eine kurze Rezension wie die vorliegende vermessen, ein differenziertes Detailurteil über das zweibändige Gesamtwerk geben zu wollen. Letztlich könnte sich eine solche Bewertung nur um die Frage drehen, welche Aspekte über- und welche unterrepräsentiert sind, oder auch darum, welche alternativen Gliederungen denkbar gewesen wären. Jedes HerausgeberInnenteam würde hier wohl zu seiner eigenen Zusammenstellung und Struktur kommen. Produktiver scheint es, nicht das fertige Produkt, sondern das Projekt als solches zu reflektieren – das vorliegende Handbuch also als Ausdruck von Entwicklungen im Feld empirischer Forschungsmethoden einzuordnen, zu denen es mit

seiner Ausrichtung und seiner Philosophie selbst beiträgt.

Aus diesem Blickwinkel betrachtet liegt der Wert des Handbuchs darin, eine dem aktuellen Stand der deutschsprachigen Methodenlandschaft angemessene Form gefunden zu haben. Es markiert damit einen wichtigen Entwicklungsschritt, der gerade angesichts aktuell wieder aufflammender «Methodendiskussionen» aktuell und relevant ist. Insofern würde ich im Verhältnis zu früheren, dem Anschein nach ähnlichen Projekten noch stärker den Bruch betonen, als dies die beiden HerausgeberInnen in ihrem einleitenden Kapitel tun: So hat René König in den 1970er-Jahren mit seinem ebenfalls mehrbändigen Handbuch einen Überblick über *Themenfelder* eher als über *Methoden* der empirischen Sozialforschung gegeben. Letztere waren in dieser Periode einerseits stark kanonisiert, andererseits im Vergleich zu heute aber auch deutlich weniger entwickelt und vor allem ausdifferenziert. Die Methodenlandschaft im Sinne eines Werkzeugkastens der empirischen Sozialforschung ist heute eine komplett andere. Sie ist feingliedrig diversifiziert und in ihren Teilbereichen (teilweise hochgradig) spezialisiert. Schon das Inhaltsverzeichnis der zwei Handbuchbände spiegelt die Vielfalt an Ansätzen und Werkzeugen der gegenwärtigen Sozialforschung wider. Diese methodologische und methodische Diversität lässt jeden Versuch, einen privilegierten und fixierten Methodenkanon zu behaupten, fragwürdig erscheinen.

Die Kombination aus Differenzierung und Professionalisierung empirischer Forschungsmethoden stellt vor allem für die Methodenlehre eine grosse Herausforderung dar. Insofern ist es kein Zufall, dass das Handbuch in erster Linie (wenn auch nicht ausschliesslich) Studierende adressiert. Es geht darum, Orientierung in einem unübersichtlichen Feld zu geben. Das Handbuch kann dazu natürlich nur einen Teil der Lösung liefern. Für seine Weiterentwicklung liefert die Frage nach den Herausforderungen einer zeitgemässen Methodendidaktik aber eine

meines Erachtens sinnvolle und produktive Heuristik. Wenn das Handbuch als Projekt weiterlebt (sprich: in Folgeauflagen geht), welche neuen inhaltlichen Akzente gilt es vor diesem Hintergrund zu setzen? Es geht dabei nicht um eine enzyklopädisch vollständige Abbildung eines Status quo, sondern um Einschätzungen der Relevanz und Nachhaltigkeit aktueller Entwicklungen in der internationalen Methodenlandschaft. Was ist Modeerscheinung, was ein begründeter und anhaltender Trend? Welche Tragweite haben Verschiebungen und Neuerungen?

Durch diese Linse betrachtet zeichnen sich einige forschungsmethodische Transformationen deutlich ab, andere sind zumindest zu erahnen. So kann im Kontext aktueller qualitativer Methodendiskussionen doch relativ klar ein Aufleben partizipativer Methoden und insgesamt verschiedener Programme der «Praxisforschung» diagnostiziert werden. Diese sind teilweise als Weiterentwicklung der auf Lewin zurückgehenden Aktionsforschung der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts zu interpretieren, teilweise aber auch neuartige Forschungsprogramme (etwa «Design Based Research» als mittlerweile eigenständiges Feld der Methodenentwicklung). Der Logik des Handbuchs folgend sind das relevante Entwicklungen, schon alleine weil Studierende für ihre Abschlussarbeiten wie auch im Umgang mit aktueller Literatur zunehmend vor der Frage stehen, wie partizipative Forschungslogiken im Vergleich zu anderen Traditionen und Perspektiven einzuschätzen und einzuordnen sind.

Grössere Tragweite auch für bereits bestehende Beiträge des Handbuchs werden wohl die Entwicklungen haben, die sich rund um die Schlagworte «Big Data» und «Digitalisierung» abzeichnen. Diese werden in der vorliegenden zweiten Auflage umfassend berücksichtigt. Allerdings bleibt die Diskussion in den entsprechenden Beiträgen relativ stark auf die Chancen und Herausforderungen neuartiger Datenquellen und -formate konzentriert. Neue Datenwelten hinterlassen aber im Feld der Sozialforschung mutmasslich Spuren, die tiefer und weiter

greifen. Schliesslich basieren Strategien der Datenanalyse in diesen neuen Datenfeldern auf Forschungslogiken, die wenig mit der ohnehin seit Jahren massiv in der statistisch-methodologischen Kritik stehenden Praxis des «Null-Hypothesen-Signifikanz-Testens» gemein haben. Techniken wie Data/Text Mining, Machine Learning und Algorithmische Klassifikation folgen eher explorativen Logiken der Erkenntnisproduktion. Diese Verschiebung hinterlässt Spuren von der Rahmung von Forschungsinteressen bis hin zu Formen der Ergebnispräsentation. Einige Kapitel des Handbuchs dürften angesichts dieser Entwicklungen in unvorhergesehen kurzer Zeit neu zu denken sein. So müsste, um ein Beispiel herauszugreifen, der Beitrag zu Präsentation und Publikation quantitativer Forschung perspektivisch wohl deutlich erweitert und «heterogenisiert» werden. Aus demselben Grund verdienen auch Formen der explorativen, visuellen und geometrischen Datenanalyse (die eher Forschungsprogramme als Auswertungstechniken sind) mittelfristig breiteren Raum, als sie im Handbuch bisher einnehmen. Studierende, die in den 2020er-Jahren das Feld der empirischen Sozialforschung betreten, werden sich zwangsläufig mit diesen Entwicklungen konfrontiert sehen.

Das «Handbuch Methoden der empirischen Sozialforschung» ist diesen Entwicklungen schon deshalb gewachsen, weil es dichotomisierende Grenzziehungen zwischen qualitativen und quantitativen Methoden vermeidet. Wie wichtig und zeitgemäss diese «Grenzüberschreitung» ist, zeigt sich nicht zuletzt in den Kapiteln zu Big Data und Digitalisierung, die Tendenzen besprechen, die sich einer klaren Zuordnung in eines dieser Lager entziehen. Das Handbuch ist auch deswegen ein so wichtiges Projekt, weil es auf dieser breiten Basis zu einer Diskussion einlädt, die sich ernsthaft mit den Grundlagen und Implikationen methodologischer Konstellationen und ihrer Transformationen auseinandersetzt. Es wird damit selbst zu einem Instrument, Entwicklungen in der empirischen Sozialforschung zu reflektieren.

So leistet es einen wichtigen Beitrag dazu, über methodologische und methodische Grenzen hinweg über Logik und Praxis sozialwissenschaftlicher Erkenntnisproduktion zu diskutieren. Man kann auf die Folgeauflagen gespannt sein.

*Kenneth Horvath
Institut für Soziologie
Universität Luzern
kenneth.horvath@unilu.ch*

Amsellem-Mainguy, Yaëlle et Vuattoux, Arthur : *Enquêter sur la jeunesse. Outils, pratiques d'enquête, analyses.* Paris, Armand Colin, 2018, 208 p.

Ce livre vient enrichir une littérature déjà existante sur les méthodes d'enquête en sociologie (Becker 2002; Combessie 2007; Beaud et Weber 2010). Mais il est en tout point singulier et inédit car il délimite cette réflexion sur une tranche d'âge, celle de la jeunesse, que chaque chercheur a déjà vécue ou est en train de traverser; même si les auteurs soulignent combien les frontières de cet âge peuvent varier selon les terrains investigués. De plus en plus de chercheurs en sciences sociales se questionnent aujourd'hui sur les stratégies d'enquête dans les terrains dit « difficiles » (Boumazza et Campana 2007), notamment politiques, sur la question spécifique de la méthodologie d'enquête en prison (De Galembert et al. 2017) par exemple. Mais jusque-là, la jeunesse comme population d'enquête n'avait jamais fait l'objet d'une réflexion méthodologique propre.

Prenant l'image du sac à dos que le chercheur en sciences sociales doit remplir de son équipement de recherche de base (p. 14–15) et filant la métaphore de la randonnée de l'ouverture du livre jusqu'à sa fermeture, les auteurs nous invitent à « la découverte des manières d'enquêter, en sciences sociales, sur la jeunesse » (p. 11) en nous proposant diverses boîtes à outils pour mener à bien ce voyage.

L'ouvrage, structuré en trois parties, suit les différentes étapes d'une enquête : sa préparation en amont de l'entrée sur le terrain, sa réalisation effective, puis sa restitution auprès des enquêtés comme de la communauté académique. Mobilisant majoritairement la sociologie tout en faisant quelques incursions dans des travaux d'historiens ou d'anthropologues, les auteurs soulignent que leur ouvrage vise un public plus large que les chercheurs ou apprentis-chercheurs. Dans un style clair, non jargonnant, diverses enquêtes sont présentées par des encadrés illustratifs.

Dans la première partie « préparer l'enquête », composée de deux chapitres intitulés « portrait social de la jeunesse » et « entrer sur le terrain : où sont les jeunes? », les auteurs montrent que « comme sur toute autre population ou segment du monde social », enquêter sur les jeunes « implique un travail de préparation rigoureux, qui passe par la mise à jour de ses connaissances sur l'univers étudié et une réflexion sur l'approche à adopter » (p. 75). Ils retracent ainsi dans le chapitre 1, par la description des plus récents travaux sur la question, l'évolution de la jeunesse et les enjeux qui se posent actuellement durant cette période de la vie dans un contexte de crise économique. La présentation de grandes enquêtes statistiques entre 1980 et 2017 sur la question, synthétisées sous la forme d'un tableau (p. 27–29), ravira à plus d'un titre l'enseignant comme l'étudiant suivant ou produisant un cours sur la jeunesse. Les jeunes sont loin d'être une population homogène. Les auteurs invitent à saisir leur diversité dans le chapitre 2 en investiguant les lieux et activités qu'ils traversent selon leur origine sociale. Car comme ils le constatent, « pour les chercheurs, au-delà du sens que prend, dans la construction de leur objet d'étude, la décision d'enquêter à partir de l'école plutôt que dans un club sportif, en foyer plutôt que dans un cours de danse classique, les institutions se révèlent être de confortables « portes d'entrée » pour enquêter sur des segments particuliers de la jeunesse » (p. 34–35). Par la présentation d'enquêtes sur les jeunes vivant en institution (Aide

sociale à l'enfance, Protection judiciaire de la jeunesse, hôpitaux) ou dans leur famille, sur leur groupe de pairs, leur utilisation d'internet, ou encore leur engagement politique, les auteurs livrent des conseils sur les moyens de les atteindre dans ces différents espaces et la manière dont on peut entrer en contact avec eux, l'entrée dans le terrain étant fondamentale pour la suite de l'enquête.

La deuxième partie, intitulée « faire l'enquête », donne tous les outils pour mener à bien une recherche qualitative comme quantitative sur la jeunesse. Des entretiens (chapitre 3) à l'observation (chapitre 4), de la passation d'un questionnaire (chapitre 5) aux « matériaux froids » (chapitre 6) tels que les dossiers administratifs, scolaires, médicaux et les archives historiques, à l'implication des jeunes enquêtés dans la recherche (chapitre 7) et la nécessaire délimitation du territoire d'enquête (chapitre 8), une question se pose à la lecture de ces différents chapitres : ce que les auteurs décrivent n'est-il pas propre à toute enquête ? Ne touchent-ils pas à de nombreuses reprises la sociologie générale plus qu'à celle de la jeunesse ? Certes, de nombreux points abordés sont communs à toute enquête, mais ils réussissent pleinement à nous montrer que des précautions sont fondamentales à prendre en compte avec les jeunes. Dans le chapitre 3, les auteurs soulignent l'importance du choix des enquêtés, guidé par la problématique de recherche et de la présentation de l'enquête, pour que l'entretien se passe dans de bonnes conditions. De passionnantes réflexions sont amenées sur l'éthique de recherche avec les mineurs et notamment les formulaires de consentement encore peu utilisés en France à la différence d'autres contrées¹ où ce système de consentement à l'enquête est un préalable aux interviews. Dans le chapitre 4, les auteurs témoignent de l'importance de négocier sa position d'observateur et d'avoir une réflexivité sur ce que produisent les propriétés sociales du chercheur sur les jeunes enquêtés,

1 Au Canada ou aux États-Unis, toute recherche portant sur des « sujets humains » passe devant un comité éthique qui délivre ensuite par un certificat l'autorisation d'enquêter.

sur l'ouverture ou la fermeture d'un terrain et sur les résultats obtenus. Dans le chapitre 5, les auteurs invitent à choisir les différents modes de passation d'un questionnaire, selon le type de jeunes que le chercheur a face à lui. En effet, ils questionnent la pertinence d'un questionnaire auto-administré avec ceux ayant des difficultés à l'écrit, le choix des mots, la forme et l'ordre des questions. Ils constatent également que les questions rétrospectives avec une population qui se situe plus en termes de semaines ou de mois que d'années posent de nombreux problèmes. Il en est de même des questionnaires trop longs par internet où l'expérience montre que les jeunes tiennent peu au-delà de quinze minutes. Les auteurs témoignent également que des phénomènes comme les drogues ou le suicide chez les jeunes ont été sous-évalués par des enquêtes ayant été réalisées par téléphone, à leur domicile, en présence souvent de leurs parents. À l'inverse, des activités ont été sur-déclarées par un effet du groupe de pairs lors d'enquêtes auto-administrées dans le cadre scolaire. C'est dans le chapitre 7 que se situe le plus l'originalité de cette partie, par la présentation d'enquêtes encore peu mobilisées en France qui impliquent les jeunes comme co-chercheurs. Les auteurs en soulignent toute leur pertinence et les nouvelles méthodologies qui en émergent (vidéos, photos, dessins) mais aussi leurs limites si les jeunes ne sont pas impliqués dès la conception de l'enquête.

C'est dans la troisième partie que l'ouvrage revêt son caractère innovant, car peu de livres évoquent le travail de restitution de l'enquête aux enquêtés, et ce que cela implique. Si les chapitres 9 et 10 portent sur les différents rapports de pouvoir que peuvent engendrer la situation d'enquête entre jeunes et adultes, la proximité générationnelle ne suffisant pas à effacer dans certains cas le rapport de classe sociale, le chapitre 11 est consacré au travail de « retour aux enquêtés » qui peut se faire pendant l'enquête et à la fin. L'objectif est de rendre accessible la recherche et la connaissance aux enquêtés pour qu'ils comprennent le sens du travail scientifique

mené. Pour cela les auteurs s'interrogent sur quand restituer mais également sur la nécessité de tout dire, la présentation de résultats pouvant parfois renforcer les rapports sociaux plus que donner des outils d'émancipation. Ce travail de restitution est salutaire pour ouvrir les terrains à d'autres chercheurs et démocratiser les savoirs. Comme ils l'affirment, « lorsque la recherche se coupe de son objet, lorsqu'elle se pense comme n'ayant aucun compte à rendre, le risque est grand de produire des formes de violence au cœur même de la relation d'enquête » (p. 179).

C'est d'ailleurs sur une ode convaincante à propos des liens entre chercheurs et population enquêtée que l'ouvrage se termine. Dans un souci éthique vis-à-vis des enquêtés mais également de la société, ils affirment que le partage des savoirs est fondamental pour que la recherche puisse pleinement participer au débat démocratique sur les jeunes et la jeunesse. Ainsi, l'intérêt de ce livre est double : le lecteur a la synthèse d'une grande partie de la littérature scientifique récente en sociologie de la jeunesse et la méthodologie permettant d'accéder à cette population. Il peut intéresser les débutants en recherche comme les chercheurs aguerris qui investissent pour la première fois la sociologie de la jeunesse.

Des interrogations et souhaits de prolongements émergent à la lecture de l'ouvrage : le chapitre 8 sur la circonscription du territoire d'enquête nous semble un peu à part, car il renvoie à plusieurs dimensions abordées à différents moments du livre. En effet, le choix de l'échelle locale, nationale ou internationale du terrain étudié se décide lors de la préparation d'enquête. La cartographie a tout son sens dans le chapitre 8 mais la façon dont on analyse la comparaison internationale ou intra-nationale se situe après la phase de réalisation du terrain, au moment de l'interprétation des données. De même, on aurait aimé une critique plus approfondie des limites des enquêtes menées par les jeunes eux-mêmes, cette réflexivité méthodologique se retrouvant plus aujourd'hui dans la littérature anglo-saxonne (Lushey et Munro 2015), littérature par ailleurs peu mobilisée dans le livre. Enfin,

on aurait souhaité davantage de subjectivité de la part des auteurs de l'ouvrage, par une présentation plus approfondie de leurs propres travaux et des problèmes rencontrés et stratégies d'enquête mobilisées. Même si cela est plus présent à la fin du livre.

Ces remarques n'entament en rien le caractère stimulant de l'ouvrage. Il ouvre un véritable chantier de réflexion méthodologique sur les innovations et l'éthique de recherche auprès de la jeunesse et invite à poursuivre la démarche engagée dans d'autres groupes d'âge. Enquêter sur la vieillesse par des auteurs spécialistes de cette période de la vie aurait ainsi toute sa place à la suite de cet ouvrage pionnier.

Bibliographie

- Beaud, Stéphane et Florence Weber. 2010. *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Becker, Howard S. 2002. *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris : La Découverte.
- Boumaza, Magali et Aurélie Campana. 2007. Enquêter en milieu « difficile ». Introduction. *Revue française de science politique* 57 (1) : 5–25.
- Combesse, Jean-Claude. 2007. *La méthode en sociologie*. Paris : La Découverte.
- De Galember, Claire, Anaïs Henneguelle et Caroline Touraut. 2017. « Prison et méthode de recherche : présentation ». *Criminocorpus*, <http://journals.openedition.org/criminocorpus/3501> (31.10.2019).
- Lushey, Clare J. et Emily R. Munro. 2015. Participatory peer research methodology: An effective method for obtaining young people's perspectives on transitions from care to adulthood?. *Qualitative Social Work* 14(4): 522–537.

Isabelle Lacroix
Laboratoire Printemps-CNRS
UVSQ-Paris Saclay
isabelle.lacroix@uvsq.fr

Degens, Philipp: *Geld als Gabe. Zur sozialen Bedeutung lokaler Geldformen*. Bielefeld: transcript Verlag, 2018. 430 S.

Klassische Autoren der Soziologie (Simmel, Weber) sahen Geld in erster Linie als Treiber von Rationalisierung und Entpersonalisierung. Neuere Forschung (Zelizer, Dodd) ergänzt diese Perspektive, indem sie den Blick auf die Diversifizierung des Geldes und dessen sozialen Verwendungen lenkt. Diese zweite Sichtweise macht sich Philipp Degens in seinem Buch über Regionalwährungen zu eigen. Mit seiner vergleichenden Fallstudie möchte er zu einem besseren Verständnis der Funktions- und Verwendungsweisen lokaler Geldformen beitragen. Diese Art von Komplementärwährungen hat zum Ziel, regionale und ökologisch nachhaltige Wirtschaftskreisläufe zu fördern. Seit 2015 sind in der Schweiz mehrere Regionalwährungen lanciert worden, weitere sind geplant (Place et al. 2018; Martignogni 2018). Damit dürfte auch das hiesige akademische Interesse für dieses empirische Phänomen ansteigen.

Nach einem Einführungskapitel zu verschiedenen theoretischen Perspektiven auf Geld, diskutiert und verwebt der Autor auf nuancierte Weise drei zum Verständnis von Regionalgeld relevanten Theoriestränge. Erstens ist dies die Theorie von Viviana Zelizer der sozialen und kulturellen Diversifizierung von Geld durch «markieren» (*earmarking*) in sozialen Prozessen. Dabei kommt es zu einer Einschränkung der Fungibilität nationalen Geldes. Es entstehen auch spezielle Geldkreisläufe, die durch klar definierte Grenzen, ein Tauschmedium, spezifische Güter und Dienstleistungen sowie geteilte Bedeutungszuschreibungen der Mitglieder charakterisiert sind. Mit der Diskussion von Karl Polanyis Werk dreht sich der zweite Theoriestrang um die Frage der Einbettung und Entbettung von Wirtschaft und um die drei Tauschformen Reziprozität, Redistribution und Markttausch. Die Einbettung der Wirtschaft ins Gesellschaftliche wird einerseits als methodisches Prinzip angesehen (jede Ökonomie ist eingebettet). Andererseits

kommt es zu Prozessen von Entbettung, bei der sich die wirtschaftliche Sphäre teilweise verselbstständigt und die «fiktiven Waren» Arbeit, Boden und Geld dem Marktsystem unterworfen werden. Diese Marktausweitung ruft eine Gegenbewegung hervor, die für eine Wiedereinbettung des Wirtschaftlichen kämpft. In dieser Hinsicht könnten, so der Autor, zivilgesellschaftliche Regionalwährungen als Gegenbewegung zu Entbettungsprozessen angesehen werden. Der dritte Ansatz geht von den Arbeiten von Marcel Mauss zur Gabe als *fait social total* aus. Der Gabentausch ist ein Zyklus aus Gabe, Annahme der Gabe und zeitlich verzögerte Gegengabe, der nicht im streng utilitaristischen Sinn abläuft, sondern auch die Basis sozialer Bindungen und Sozialprestige darstellt. Bei der Verwendung von Regionalgeld stehe nicht unbedingt der Markttausch im Zentrum, so die Hauptthese Degens, welche auch den Buchtitel stellt. Die Komplementärwährung fungiere vielmehr als Medium «im Rahmen eines Gabenbeziehungsgeflechts» (p. 18).

Der nächste Teil des Buches enthält einen Abriss zur Geschichte und zu Formen alternativer Währungen. Zivilgesellschaftliche Initiativen stellen dabei einen Teilbereich dar und können dem dritten Sektor (weder staatlich noch profitorientiert) zugeordnet werden. Es wird hier hauptsächlich zwischen Zeitbanken, Tauschringen und Regionalgeldern unterschieden. Regionalgelder zirkulieren meistens in Papierform und sind üblicherweise durch die jeweilige staatliche Währung gedeckt. Regionalgeldsysteme sollen beitragen, die Nachfrage nach regionalen Produkten und Dienstleistungen zu erhöhen und den Abfluss von Kaufkraft aus der Region zu bremsen. Als Nutzer von Regionalgeld sind daher in erster Linie kleine, selbstständige Betriebe und lokale Konsumenten, aber auch Gemeinden vorgesehen.

Nach dieser Überleitung folgt mit der vergleichenden Fallstudie der empirische Teil des Buches. Mit den britischen Brixton- und Stroud-Pound sowie dem in Österreich ansässigen VTaler, wählte der Autor drei Währungen mit dem Ziel aus, verschieden

geartete Initiativen abzudecken. Hervorzuheben ist dabei, dass er mit dem Stroud Pound eine Währung aufnimmt, die zum Zeitpunkt der Untersuchung nicht mehr zirkulierte. Bei vielen Fallstudien werden nur «erfolgreiche Fälle» und keine Misserfolge studiert. Weiter interessiert sich Degens neben der herausgebenden Organisation, hauptsächlich für die als Teilnehmer vorgesehenen Unternehmen. Interessanterweise befragt er nicht nur teilnehmende Unternehmen zu ihren Erwartungen, Beweggründen und Erfahrungen. Er möchte auch von nicht teilnehmenden Betrieben wissen, weshalb sie sich gegen eine Beteiligung an der Währungsinitiative entschieden haben. Damit ist Degens Arbeit komplementär zur ethnographischen Studie von Christian Thiel, die sich mit der Regionalwährung Chiemgauer befasst und die Ansichten und Erfahrungen der teilnehmenden Konsumenten erforscht (Thiel 2011).

Ausgehend vom empirischen Material (Interviewprotokolle und -transkriptionen, Feldnotizen, Dokumente der Währungsorganisationen), konstruiert der Autor Typen für drei Hauptdimensionen: Partizipationsmotive der Betriebe, Gründe für die Nichtteilnahme sowie Verwendungsweisen von Regionalgeld. Bei den Beteiligungsmotiven entstehen so fünf verschiedene Typen. Der erste Typus basiert auf der Erwartung betrieblicher Vorteile, in erster Linie im Bereich Marketing. Der nächste Typus basiert auf geldreformerischen und alternativökonomischen Werten. Der dritte Typus basiert auf regionalen oder lokalpatriotischen Werten und der vierte Typus basiert auf Werten der Gemeinschaft und der Wertschätzung sozialer Beziehungen. Der letzte Typus basiert auf sozialem Isomorphismus; man macht mit, weil andere mitmachen. Je nach Teilnehmer kann man unterschiedliche Kombinationen von Motivationstypen finden. Ausserdem hebt der Autor hervor, dass sich kein Unternehmen ausschliesslich aus betriebswirtschaftlichen Gründen dem Währungssystem anschliesst. Bei den Gründen für die Nichtteilnahme unterscheidet der

Autor zwischen Unwissenheit, Enttäuschung (unerfüllte Erwartungen), ausgesprochener Gegnerschaft (Ablehnung der Werte der Währungsorganisation) und Skeptikern. Die Analyse macht weiter deutlich, dass der lokale Kontext eine wichtige Rolle für den Entscheidungsfindungsprozess potentieller Teilnehmer spielt. So haben beim Stroud Pound negative Erfahrungen mit einem gescheiterten Tauschring zu einer zögerlichen Teilnahme geführt, während der VTaler als komplementäre Initiative eines in der Region erfolgreichen Tauschrings angesehen wurde. Ausführlich behandelt der Autor schliesslich die Verwendungsweisen der einkassierten Regionalwährungsscheine. Intendiert wäre eigentlich die Bezahlung der Zulieferer oder eines Teils der Löhne. Tatsächlich ist dafür aber der Umsatz meistens zu klein. Eine weitere Schwierigkeit besteht in der fehlenden Anzahl lokaler Zulieferer. Teilweise wird das Regionalgeld gehortet, und ab einer gewissen Menge in die nationale Währung zurückgetauscht. Je nach Währungsorganisation kann es aber zu Rücktauschgebühren kommen. Daher kommt es hauptsächlich zu den zwei folgenden Verwendungsweisen. Erstens wird das Regionalgeld aus der Betriebskasse entnommen (zurückgetauscht) und für den privaten Konsum ausgegeben. Oder es wird betriebsintern für «gemeinschaftliche und gesellige Zwecke» verwendet (p. 379). Dazu gehören kleine Geschenke und Boni an Mitarbeiter sowie betriebliche Feiern. Dabei kommt es zu gegenseitigem Konsum von beteiligten Geschäften: Beschäftigte eines Buchladens gehen gemeinsam zum Feiern in ein Café und im Gegenzug kaufen Beschäftigte von ihrem Weihnachtsbonus ein Buch. In diesen Verwendungspraktiken erkennt Degens reziprozitätsbasiertes Verhalten innerhalb des Netzwerkes und Gabentausch. Dies erhärtet die These der geschichtlichen Kontinuität der Gabe, die auch von den Autoren der französischen *Revue du M.A.U.S.S.* vertreten wird. Die Theorie Zelizers wieder aufgreifend, kommt es beim Regionalgeld zu einer zweifachen Markierung als spezielles Geld. Die erste Markierung erfolgt durch die

Währungsorganisation: die Einschränkung der Fungibilität und Werte für eine regionale Wirtschaft. Die zweite Markierung erfolgt durch die teilnehmenden Unternehmen und ist nur teilweise intendiert: eine kollektive Markierung als soziales und gemeinschaftsförderndes Geld. Degens vermutet, dass diese zweite Bedeutungszuweisung bei höheren Regionalgeldumsätzen weniger ausgeprägt wäre. Um diese Hypothese zu stützen, wäre es aber notwendig gewesen, auch eine Währung mit möglichst hohem Umlauf in die Fallauswahl aufzunehmen und zu studieren. Zum Schluss kommt der Autor noch einmal auf die These der Wiedereinbettung des Wirtschaftlichen zu sprechen. Er befindet, dass die untersuchten Regionalwährungen nicht stark genug sind, um eine relevante Gegenbewegung zur Marktausweitung zu bilden und wirft auch die Frage auf, ob der Mechanismus der Geldkreation (Umtausch von nationalstaatlicher Währung und Konvertibilität) wirklich ein dekommodifizierendes Potential besitzt.

Abschliessend kann gesagt werden, dass das vorliegende Werk auf gelungene Weise Praktiken und Bedeutungszuschreibungen rund ums Regionalgeld verdeutlicht und so zu einem besseren Verständnis dieser speziellen Geldkreisläufe beiträgt.

Literatur

- Martignoni, Jens. 2018. *Das Geld neu erfinden. Alternative Währungen verstehen und nutzen*. Zürich: Versus.
- Place, Christophe, Calderon, Antonin, Stodder James und Isidor Wallimann. 2018. Swiss currency systems: atlas, compendium and chronicle of legal aspects. *International Journal of Community Currency Research*, 22(2).
- Thiel, Christian. 2011. *Das «bessere» Geld: Eine ethnographische Studie über Regionalwährungen*. Wiesbaden: VS Verlag.

Christoph Stamm
Institut de géographie et durabilité
Université de Lausanne
christoph.stamm@unil.ch

Moebius, Stephan und Ploder, Andrea (Hrsg.): **Handbuch Geschichte der deutschsprachigen Soziologie**. Wiesbaden: Springer 2018. Bd. 1: Geschichte der Soziologie im deutschsprachigen Raum, 1122 S. Bd. 2: Forschungsdesign, Theorien und Methoden, 412 S. Bd. 3: Zeittafel, Nicole Holzhauser, Andrea Ploder, Stephan Moebius, Oliver Römer (Hrsg.), 2019, 106 S.

Der Blick auf Herkunft und Entwicklungsverlauf des eigenen Faches findet (auch) in der Soziologie ein zunehmendes Interesse. Neben wissenschafts- und ideengeschichtlichen Fragestellungen spielt die in der Soziologie lange Zeit prägende Kontroverse zwischen ahistorischen und historischen Perspektiven eine wichtige Rolle. Neben der Betonung der Geschichtlichkeit von Gesellschaft und Gesellschaftsanalyse geht es im *Handbuch Geschichte der deutschsprachigen Soziologie* aber auch um die eigentliche soziologiegeschichtliche Forschung als einer speziellen Soziologie – einschliesslich soziologiegeschichtlicher Konzeptualisierungen, Methoden, Daten und Analysen. Ziel des Handbuches ist, so die Herausgeber, die kritische soziologische Reflexion über die Beobachtung und Deutung von Gesellschaft durch Soziologinnen und Soziologen vor dem Hintergrund der jeweiligen historisch-kulturellen Einbettung. Das von Stephan Moebius und Andrea Ploder herausgegebene dreibändige, über 1600 Seiten umfassende Werk leistet damit einen grundlegenden Beitrag zu einem umfassenden soziologischen Verständnis der deutschsprachigen Soziologie.

Das Kernstück des Handbuches, der *erste Band*, behandelt in 51 Kapiteln und einer (zu) kurzen Einführung der Herausgeber die Entwicklungswege und Institutionalisierungen der Soziologie in Deutschland, Österreich und der Schweiz. Der übersichtliche in acht Teile gegliederte Band widmet sich zunächst in einem *ersten Teil* mit je einem Kapitel zu Deutschland, Österreich und der Schweiz detailreich den Anfängen der deutschsprachigen Soziologie im ausgehen-

den 19. Jahrhundert. Der Beitrag von Klaus Lichtblau zur Entwicklung der deutschen Soziologie betont die Bedeutung sozialwissenschaftlicher Fachpublikationen (Schmollers Jahrbuch, Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik) sowie des 1872 gegründeten Vereins für Socialpolitik, aus dem sich im Gefolge des Werturteilstreits zu Beginn des 20. Jahrhunderts die Deutsche Gesellschaft für Soziologie konstituierte. Gerald Mozetic beschreibt sodann in seinem Beitrag die Anfänge der Soziologie in Österreich als «Publikationswissenschaft ohne akademische Institutionalisierung». Markus Zürcher zeigt schliesslich die unterschiedlichen, kontrastreichen Institutionalisierungswege der Soziologie in der Schweiz auf: die rasche und erfolgreiche akademische Institutionalisierungen in der Westschweiz (in Genf durch Wuarin, in Lausanne durch Pareto), die «historische Schule» um Bauer und Michels an der Universität Basel, die (katholisch) christliche Soziologie an der Universität Freiburg und die Misserfolge einer Institutionalisierung der Soziologie (innerhalb der Philosophischen Fakultäten) an den Universitäten von Bern und Zürich.

Der *zweite Teil* behandelt in sieben Beiträgen die Kontroversen und Debatten in der deutschsprachigen Soziologie während der Zwischenkriegszeit (Werturteilstreit, Streit um die Wissenssoziologie) und zur Zeit des Nationalsozialismus, einschliesslich der Soziologie im Exil und im Dritten Reich. Für die Schweiz beschreibt wiederum Markus Zürcher die unterschiedlichen Institutionalisierungsmodelle, insbesondere die erfolgreiche Institutionalisierung in Genf (und Neuenburg) mit Jean Piaget, die faschistischen und ständisch-korporativen Modelle in Lausanne und Freiburg und die ausbleibende Institutionalisierung an den Universitäten der Deutschschweiz.

Der *dritte Teil* des Bandes befasst sich in neun Beiträgen mit den Entwicklungen während der Nachkriegszeit, so zu den soziologischen Schulbildungen in Deutschland (Köln, Frankfurt, Bielefeld, Konstanz), den dominanten Kontroversen (Positivismusstreit),

der Gegenwartsdiagnostik (am Beispiel von Beck's Risikogesellschaft), dem Verhältnis zwischen Soziologie und Öffentlichkeit, aber auch der soziologische Erkenntnisproduktion vor dem Hintergrund der Entwicklungen des wissenschaftlichen Verlagswesens. Die Entwicklungen in der Schweizer Soziologie werden im Beitrag von Thomas Eberle und Niklaus Reichle dargestellt. Die Autoren betonen den schweizerischen Sonderweg (politische und ideologische Kontinuität von Zwischen- und Nachkriegszeit, kulturelle Diversität, Föderalismus, direkte Demokratie und Konsenskultur) und die unterschiedlichen Formen, Geschwindigkeiten und Grade der Institutionalisierung der Soziologie an den verschiedenen Schweizer Universitäten. Trotz regionaler Vielfalt zeigen sich auf gesamtschweizerischer Ebene wichtige Meilensteine der Institutionalisierung und Ausdifferenzierung der Soziologie: die Gründung der Schweizerischen Gesellschaft für Soziologie (1955), die Durchführung regelmässiger (nationaler) wissenschaftlicher Kongresse (ab 1971), die Errichtung spezialisierter (Regionen übergreifender) Forschungskomitees, die Schaffung soziologischer Publikationsreihen und der Schweizerischen Zeitschrift für Soziologie (ab 1975). Die Autoren beschreiben, die in den 1990er Jahren in Zusammenarbeit und strategischer Kooperation mit anderen Sozialwissenschaften erfolgten, wichtigen wissenschaftspolitischen Initiativen und Ausbauschritte (Aktivitäten im Rahmen des Schwerpunktprogramms *Demain la Suisse*). Die Soziologie konnte dadurch ihre Stellung in der Schweizerischen Universitäts- und Forschungslandschaft konsolidieren – Eberle und Reichle weisen aber auch darauf hin, dass die Soziologie im Vergleich zu anderen Sozialwissenschaften an Terrain eingebüsst hat.

Die restlichen Teile des Handbuchs können aus Platzgründen lediglich gerafft dargestellt werden: Im *vierten Teil* werden in acht Beiträgen ausgewählte internationale Rezeptionszusammenhänge bearbeitet, darunter die Rezeption des Strukturfunktionalismus (Parsons), von Schütz und seiner

phänomenologisch fundierten Soziologie, des Konstruktivismus (Berger und Luckmann), des Symbolischer Interaktionismus, der Rational Choice Theorie sowie von Foucault und Bourdieu in der deutschsprachigen Soziologie. Der *fünfte Teil* widmet sich – in allerdings lediglich drei Beiträgen – der Methodengeschichte und der Entwicklung der empirischen (quantitativen und qualitativen) Sozialforschung im deutschen Sprachraum. *Teil 6* beschreibt den Institutionalierungsprozess der Soziologie unter dem Gesichtspunkt der Entwicklung soziologischer Fachgesellschaften. Die neun Beiträge thematisieren neben den nationalen Gesellschaften für Soziologie (Deutsche Gesellschaft für Soziologie, Österreichische Gesellschaft für Soziologie, Schweizerische Gesellschaft für Soziologie) auch historisch wichtige lokale Gesellschaften, so der Verein für Socialpolitik in Deutschland sowie die Soziologischen Gesellschaften in Wien und Graz. Der *siebte Teil* des Bandes widmet sich den Institutionalierungsprozessen der Soziologie vor dem Hintergrund der Etablierung soziologischer Fachzeitschriften. Die sechs Beiträge befassen sich mit der Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, *Leviathan*, der Soziologischen Revue, dem Berliner Journal für Soziologie sowie der Schweizerischen und Österreichischen Zeitschrift für Soziologie. Der von Beat Fux verfasste, lesenswerte Beitrag zur Geschichte der Schweizerischen Zeitschrift für Soziologie zeigt, dass diese Zeitschrift im Kontext der Bemühungen um eine stärkere Institutionalisierung der Schweizer Soziologie entstanden ist. Zentrale Elemente – wie die Dreisprachigkeit, die theoretische, thematische und methodische Offenheit und eine auf problemorientierte, empirische Sozialforschung verpflichtete Soziologie – haben sich im Verlaufe der vergangenen Jahrzehnte kaum verändert. Die von Fux zusammengestellte aufschlussreiche empirische Analyse der seit Mitte der 1970er-Jahre publizierten Artikel zeigt auch Wandlungsprozesse, so eine Zunahme der Internationalität der Zeitschrift, ein Rückgang von theoretischen

Beiträgen zugunsten von quantitativen und qualitativen Artikeln sowie Veränderungen der thematischen Schwerpunkte (Zunahme von bildungs-, migrations- und geschlechtersoziologischen Arbeiten sowie von Beiträgen aus der Sozialstruktur- und Ungleichheitsforschung). Der abschliessende *achte Teil* behandelt im Rahmen von Fallstudien das Wirken verschiedener soziologischer Forschungsinstitute. Folgende Einrichtungen werden dargestellt: das Institut für Höhere Studien in Wien, die Max-Planck-Institute in Berlin, Köln und Starnberg, das Institut für Sozialwissenschaftliche Forschung in München, das Soziologische Forschungsinstitut in Göttingen und das Wissenschaftszentrum Berlin. Leider fehlt in diesem Teil ein Beitrag zur Situation in der Schweiz.

Der *zweite* und *dritte Band* des Handbuchs verstehen sich als Arbeits- und Nachschlagewerke für soziologehistorische Forschung. So beinhaltet der zweite Band Überlegungen zu soziologehistorischen Forschungsdesigns, Konzeptualisierungen, Datensorten, Methoden und analytische Perspektiven. Den Abschluss bildet die Darstellung verschiedener soziologehistorisch relevanten Archiven. Darunter findet sich auch ein aufschlussreicher Beitrag von Thomas Eberle und Niklaus Reichle zur Archivsituation in der Schweiz. Der dritte Band enthält eine umfangreiche Zeittafel, die zentrale Ereignisse und Entwicklungen chronologisch auflistet.

Das Handbuch besticht durch seine historisch und räumlich umfassende und thematisch breite, gleichzeitig jedoch wohl-durchdachte und zweckmässig gegliederte Darstellung der soziologischen Fachgeschichte. Ein Unterfangen dieser Grössenordnung weist unweigerlich blinde Flecken auf. Einige werden von den Herausgebern in ihrer Einführung ausdrücklich benannt – etwa bei den Zeitschriften (hier fehlt erstaunlicherweise ein Beitrag zur Zeitschrift für Soziologie sowie zum Fritz Thyssen Preis), den Forschungseinrichtungen oder beim Verhältnis der Soziologie zu ihren Nachbar-disziplinen. Andere Lücken bleiben

unerwähnt, so etwa die wichtige Rolle von Forschungsinfrastrukturen (wie GESIS oder FORS, auch im Schweizer Beitrag nur kurz erwähnt), Institutionen und Programmen der Forschungsförderung, amtlicher Statistik und anderer Institutionen der öffentlichen Verwaltung, internationaler Organisationen, Fachhochschulen, privater Sozialforschungsinstitutionen, Stiftungen (für die Schweiz etwa die Stiftung Weltgesellschaft), das Wirken der (deutschsprachigen) Soziologie ausserhalb ihres (nationalen) Kulturraums (jenseits des Exils zur Zeit des Nationalsozialismus, welches gut abgedeckt ist) – für die Schweiz etwa das *Institutionbuilding* von Peter Heintz in Lateinamerika. Erstaunlich ist auch, dass die historische Soziologie und das Verhältnis der Soziologie zur Geschichtswissenschaft unerwähnt bleiben. Die Hauptschwächen des Bandes sind jedoch die zu wenig konsequent verfolgte ländervergleichende Perspektive (so fehlt eine abschliessende Darstellung, Erklärung und Bewertung der unterschiedlichen nationalen Entwicklungs- und Institutionalierungsmodelle), das Fehlen einer (nichtsoziologischen bzw. nicht deutschsprachig soziologischen) Aussensicht, die sehr verkürzt dargestellte jüngere Vergangenheit und Gegenwart (auch zur Zukunft der (deutschsprachigen) Soziologie will man sich nicht äussern) und die nur sehr vereinzelt und fallweise vorgelegten empirischen soziologehistorischen Analysen. Aus Schweizer Sicht etwas irritierend – und bei den verschiedenen Kapiteln (zur Schweiz) auch falsch – ist sodann die Verwendung des Begriffs der «deutschsprachigen» Soziologie. Ärgerlich ist auch, dass das Handbuch weder ein Verzeichnis der Institutionen noch ein Sachregister enthält, sondern lediglich ein (dafür detailliertes) Personenverzeichnis. Dennoch: das Handbuch gehört zur Pflichtlektüre aller Soziologinnen und Soziologen in der Schweiz. Es schliesst nicht nur eine wichtige Lücke zur Geschichte der Soziologie, sondern bietet den (deutschkundigen) Leserinnen und Lesern Zugang zu und Einblick in zahlreiche spezifische, an lokale, nationale (aber auch internationale) Räume gebundene

Diskussionszusammenhänge und macht damit nicht zuletzt die Grenzen disziplinärer Institutionalisierung deutlich.

Christian Suter
 Institut de sociologie
 Université de Neuchâtel
 christian.suter@unine.ch

Mouchtouris, Antigone : La compétition culturelle des élites intellectuelles. 2019.

Productions sociales s'il en est, comment les savoirs sont-ils engendrés puis rendus légitimes par les élites intellectuelles? Et quelle forme prend aujourd'hui cette figure de l'intellectuel, par ailleurs en constante évolution? Telles sont les questions posées dans *La compétition culturelle des élites intellectuelles*. Interrogeant l'évolution de cet acteur, l'ouvrage est aussi l'occasion de questionner les valeurs, et les cadres sociaux, politiques et institutionnels qui médiatisent la confrontation des idées. Pointant la démythification du pouvoir de production et de transmission des savoirs qu'ils élaborent, la «valeur orthonormée» des intellectuels (p. 151) serait aujourd'hui chamboulée. Cette figure classique, qui avait cours au XIX^{ème} siècle, légitimée qu'elle était par différentes instances sociopolitiques, a été progressivement remplacée par une nouvelle figure qui doit faire face aux défis contemporains de la globalisation et de l'ultra-médiatisation; nouveaux paradigmes qui remettent en question son rôle, sa fonction, son statut et qui mettent au défi l'intellectuel contemporain.

Les sept auteur-trice-s de cet ouvrage proposent des analyses socio-historiques d'élites intellectuelles inscrites dans des contextes variés au travers d'autant de chapitres; l'éditrice clôturant avec une postface. La première partie du livre s'intéresse à la figure d'intellectuel au travers des siècles et des cercles où elle évolue – du cénacle au journalisme, en passant par la politique et la bourgeoisie parisienne. La seconde présente

les défis contemporains auxquels l'intellectuel est confronté : comme la culture de l'immédiateté, la mondialisation, le multiculturalisme et les enjeux sociaux, politiques et épistémologiques qui en découlent.

« De l'intellectuel comme type social » (p. 10), telle est l'approche que choisit Bernard Valade pour mener une analyse socio-historique des élites intellectuelles françaises. Émancipés des autorités religieuses et étatiques, c'est au XVII^{ème} siècle qu'ils investissent la critique sociale. Ils incarnent alors une nouvelle autorité pour une opinion publique « abstraite et littéraire » (p. 15) alors même que leur entre-soi les éloigne de la réalité sociale et des questions qu'elle soulève. Ce premier chapitre aborde l'élite intellectuelle et ses formes de sociabilités dans une perspective généalogique et montre que la valeur attribuée à ce groupe est traversée de tensions sociales, religieuses et politiques.

Panagiotis Christias établit, dans le deuxième chapitre, une typologie du monde social et des intellectuels au XIX^{ème} siècle. C'est au travers de l'œuvre de Balzac *Illusions perdues*, et en particulier du personnage de Lucien de Rubempré, qu'elle retrace l'évolution des élites intellectuelles qui participaient de l'organisation sociopolitique de la haute société parisienne. L'auteure montre que cette figure se modifie au fil des confrontations entre confrères. Mais c'est également le rapport au temps, aux règles et exigences sociales qui évoluent, bouleversant cette figure et son rôle social qui est abordé.

Dans le troisième chapitre, Jacqueline Deguise-Le Roy apporte une illustration de la compétition culturelle que peuvent subir des concepts au travers d'« effets de mode », servant également la légitimation et la préservation de l'autorité des élites intellectuelles. En traitant des débats entre charité et solidarité au XIX^{ème} siècle, puis entre égalité et équité au XX^{ème} siècle, elle montre que ces concepts sont pris entre tradition et nouveauté, et qu'ils évoluent nécessairement. En se cristallisant, ils s'imposent face à d'autres. L'autrice met en évidence que les enjeux sociaux comme politiques, et leurs

évolutions, agissent sur les idées et la manière dont est conceptualisée la réalité sociale.

Dans le quatrième chapitre, Sergueï Gachkov questionne la pensée intellectuelle dans un contexte où la liberté de parole était étouffée et où la philosophie officielle réprimait la pensée réflexive. L'auteur montre qu'à défaut de changer la société, les intellectuels s'efforçaient alors de renouveler les esprits au moyen de la pensée philosophique. C'est là que se situe le paradoxe de la dissociation cognitive ; ces derniers ont contribué au développement d'une épistémologie sociale, alors même qu'ils se trouvaient dans un contexte de forte censure, confrontés à un non-être politique et social. Ce chapitre montre qu'en étant dépolitisés et en appartenant à l'élite culturelle et pédagogique, les intellectuels ont cherché à donner un sens social à un vécu en l'humanisant.

Dans le cinquième chapitre, Thomas Seguin soulève la nécessité de penser les connaissances au prisme de leur ancrage socio-historique et épistémologique, dans une perspective postcoloniale et intersectorielle de la compétition culturelle. Il montre que l'hybridation conceptuelle et épistémologique apparaît inévitable – au même titre qu'une perspective horizontale d'interpénétration, de transversalité et de (dé)spatialisation des concepts, déjà proposées par Michel Serre (1972) – pour la recherche de réponses globales dans notre monde contemporain. Pourtant, si la mondialisation déconstruit la quête de savoir universel et hégémonique, la compétition des savoirs se voit augmentée. Les logiques capitalistes et gestionnaires ont envahi le monde académique. La priorité est ainsi donnée à la rentabilité ; l'efficacité et l'efficacé se substituent à la créativité, à la critique, à l'humanisme et à l'éthique. Par conséquent, si aujourd'hui le savoir circule, se partage et se consomme différemment, il crée selon Seguin des dynamiques antagoniques, les logiques capitalistes du rapport au savoir discréditant la science.

Antigone Mouchtouris prolonge la réflexion de Seguin et montre que la mondialisation et la communication de masse ont

transformé les élites intellectuelles et leur rapport à la production culturelle. En s'inspirant de la confrontation entre Axelos et Deleuze à la suite de la publication de *l'Anti-Edipe* (1972), elle montre que l'intellectuel serait dans un temps de « déconstruction/reconstruction » (p. 123). En effet, si l'effort ne constitue plus la valeur même du travail intellectuel, il s'agit aujourd'hui de se soumettre aux exigences de rapidité, de limpidité et de transparence. C'est alors la quête d'un nouveau caractère éphémère, narcissique et séducteur qui apparaît : la recherche de l'événement et de la sensation. Le temps court et l'esprit synthétique remplacent la qualité de l'analyse et de la pensée complexe. S'appuyant sur l'image du-de la journaliste ou de l'expert-e, l'autrice souligne que les objectifs ultimes de l'intellectuel sont de s'inscrire dans l'histoire et d'être connu et reconnu à l'international.

Dans le dernier chapitre, Rachid Hamadouche relève que Camus constitue pour bon nombre d'intellectuels un personnage énigmatique, objet de controverses au sujet de ses opinions sur la guerre d'Algérie et de son indépendance. Si Saïd (2000) voit dans ses ouvrages une perspective coloniale et raciste, Chaulet-Achour (2004) critique l'absence de reconnaissance de Camus envers le désir d'indépendance du peuple algérien tandis que d'autres auteurs algériens tels que Hadjadj ou Khadra prennent sa défense. Il résulte selon Hamadouche que si l'avis des intellectuels diverge entre la France et l'Algérie, toutes et tous relèvent la double position d'un Camus à l'« habitus fragmenté » (p. 133) au sens de Bourdieu (Bourdieu, 1997) et des inévitables contradictions dont celui-ci est porteur. Hamadouche éclaire les tensions politiques, idéologiques et épistémologiques qu'une telle œuvre peut provoquer, ainsi que les difficultés rencontrées en pensant à contre-courant de l'élite intellectuelle constituée. C'est alors la fonction sociale de cette figure qui est questionnée. L'intellectuel doit-il être le produit de son époque et de ses enjeux politiques, ou défendre et porter les combats qu'il comprend et incarne ?

On pourrait craindre d'un tel ouvrage qu'il propose une approche uniforme de l'intellectuel, abordée par une élite académique elle aussi homogène par la similarité de ses capitaux culturels et symboliques. Mais la diversité des définitions, des domaines d'analyse des sources mobilisées et des différents espaces géographiques et temporels analysés permettent d'approfondir la réflexion. Ces approches soulèvent que ni la figure de l'intellectuel ni les conflits épistémologiques auxquels chacun-e est confronté-e ne relèvent de l'universel.

Cependant, un certain nombre de limites sont à soulever. Si les connaissances et leur valeur épistémologique sont médiatisées par des acteurs, l'ouvrage fait l'impasse sur une approche microsociologique qui se pencherait sur les enjeux interpersonnels de cette compétition. Par ailleurs, l'ethnocentrisme des auteurs engendre une référence centrale et visiblement normative à la figure intellectuelle française. La réflexion est donc restreinte à des axes et des codes socioculturels spécifiques qui demeurent non questionnés. Elle occulte donc les spécificités des connaissances qui en découlent, et fait l'impasse sur d'autres figures, y compris féminines. De plus, l'ouvrage ne propose que peu de supports empiriques. Par conséquent, les thèses défendues par les auteurs relèvent davantage de l'essai que de la production scientifique, ce qui peut s'avérer frustrant. Par ailleurs, si les auteurs relèvent que les journalistes s'adaptent aujourd'hui mieux aux exigences du court-termisme contemporain, ils omettent de questionner le rôle de l'intellectuel qui reste difficile à cerner pour le-la lecteur-riche. Enfin, l'absence d'introduction ne facilite pas la compréhension des liens entre les auteurs et la structure de l'ouvrage rend ardue la compréhension globale de celui-ci. La postface quant à elle n'apporte guère plus qu'une succession de résumés des différents chapitres.

Bibliographie

Bourdieu, P. (1997). *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil.

- Chaulat-Achour, C. (2004). *Albert Camus et l'Algérie*. Alger : Barzakh.
- Deleuze G. et Guattari F. (1972). *L'Anti-Œdipe*, Paris : Minuit.
- Saïd, E. W. (2000). *Culture et impérialisme*. Paris : Fayard.
- Serres, M. (1972). *Hermès II : L'interférence*. Paris : Minuit.

Cléolia Sabot
 Institut des sciences sociales
 Université de Lausanne
 cleolia.sabot@unil.ch

Müller, Alain : *Construire le monde du hardcore*. 2019; Zurich et Genève; Éditions Seismo, Sciences sociales et problèmes de société SA; 254 p.; ISBN 978-2-88351-082-1

Construire le monde du hardcore propose une analyse ethnographique pragmatique de la subculture hardcore pour y révéler son caractère quasi-global. Alain Müller s'attache à déconstruire tant son propre regard d'anthropologue, confronté à sa représentation en catégories exotisantes, qu'à repérer dans le discours des acteurs comment se négocie «l'identité hardcore». À travers un véritable voyage au cœur de cette *subculture*, qui mènera le/la lecteur.trice dans différentes régions du monde, de Tokyo à Vevey, l'auteur propose une plongée dans les valeurs et l'univers des «hardcore kids» – catégorie émique pour désigner les amateurs du hardcore (p. 250) – qu'il côtoie. Cette ethnographie multi-située revient sur les processus qui fabriquent le hardcore à travers l'analyse discursive des acteurs sur leur pratique, et s'attache à montrer combien les codes et les valeurs du hardcore contextuellement performées construisent des lieux du hardcore qui dépassent la géographie dans laquelle ils s'inscrivent.

L'intérêt principal de l'ouvrage réside sans doute dans le travail réflexif effectué par Alain Müller plus que dans son objet d'étude en tant que tel. L'introduction permet ainsi

de confronter le/la lecteur-riche aux enjeux éthiques et méthodologiques qui jalonnent une étude anthropologique. La première partie de l'ouvrage s'applique ensuite à souligner combien la problématique initiale de l'auteur se fondait sur un ethnocentrisme occidental malheureux qui «postule[...] un rapport de subordination entre le diffuseur initial et hégémonique de cette «matrice subculturelle», l'Occident – et plus précisément, dans le cas du hardcore, les États-Unis – et les «foyers de réception»» (p. 22). Cette partie déplace le curseur de l'exotisme du/de la lecteur.riche vers la sous-culture hardcore. Les parties deux à quatre proposent respectivement : de rendre attentif le/la lecteur.trice à la socialisation des «hardcore kids» pour en comprendre les logiques vernaculaires et ainsi lui permettre de se confronter à son propre potentiel ethnocentrisme (2); d'observer comment l'activité culturelle du hardcore se désengage d'une géographie pour former un «monde panoptique rhizomique» (p. 144) (3); d'étudier la manière dont ces frontières du hardcore, plus perméables qu'elles n'y paraissent, se justifient discursivement (4). Enfin, la cinquième partie s'applique à détailler la manière dont s'articulent et se manifestent ces négociations de sens.

L'introduction de l'ouvrage plonge immédiatement son/sa lecteur.trice dans les *a priori* inhérents à l'observation ethnographique et, plus généralement, au piège essentialiste auquel sont confrontées les sciences sociales. Appliquant la méthode de la *Grounded Theory*, la première partie de l'ouvrage révisé la problématique initiale et propose une méthodologie plus attentive aux dangers épistémiques; vigilante aux tendances essentialisantes de la discipline. En renversant l'implicite exotique d'un territoire national – qui participe à la réification de territoires nationaux réduits à une «culture» – à l'émergence de «lieux du hardcore» comme lieux au «potentiel hardcorisable», Müller interroge l'application non réflexive de catégories unificatrices qui participent à l'essentialisation de «l'Autre» (Wimmer 2008). Ce plaquage hégémonique

ne permettant pas de véritablement d'observer la pertinence catégorielle de l'analyse, ni d'en écouter les négociations par les acteurs eux-mêmes.

Dans les parties deux à quatre, l'auteur développe son analyse du terrain en prenant appui sur trois courants théoriques d'horizons épistémiques distincts: la notion de *carrière* de Becker (1985); celle de *structure rhizomique* inspirée des travaux de Latour et Woolgar (1996); et la notion de *performativité* de West & Zimmerman (1987). L'auteur combine à la mobilisation de ces courants une vigilance quant aux implicites ethnocentriques issus de la socialisation de chacun. (à commencer par la sienne en tant que "hardcore kid" occidental), dans l'organisation d'un découpage catégoriel. Il parvient ainsi à développer une méthodologie innovante et réflexive dès la seconde partie de l'ouvrage. La notion de carrière lui permet alors d'observer la dimension d'apprentissage actif d'un acteur pour maîtriser les codes en vigueur. Il déconstruit ainsi comment les "hardcore kids" *apprennent* à devenir hardcore grâce à d'incessants ajustements et négociations identitaires au contact de leurs pairs.

Dans sa troisième partie, Müller développe son propos en intégrant les théories de Latour et Woolgar à son analyse et démontre l'existence d'un « capitalisme hardcore » consistant en « la maximisation de la reconnaissance et de la crédibilité en accumulant des connaissances et des compétences spécifiques à un univers » (p. 109). Ce « capitalisme hardcore » reposerait sur la mobilisation pertinente – et donc la reconnaissance commune – de conventions idéologiques particulières propres au hardcore (vocabulaire, valeurs, mythe fondateur) et de conventions esthétiques (musicales, corporelles ou stylistiques).

Müller propose ensuite de « tracker » (p. 31–33) la circulation de ces discours et objets qui participent à la légitimation d'une carrière hardcore. Grâce à la présence « d'objets-ressources » (p. 86) qui témoignent de cette histoire commune, à l'intense circulation des personnes (à travers des tournées des

groupes, des déplacements vers des festivals ou des scènes locales) et la circulation des « objets matériels du hardcore » (t-shirts, CD, instruments, fanzines, etc.), se *font* et se *défont* ("doing and undoing" (p. 223) les lieux du hardcore. S'appliquant ensuite à constituer une nomenclature de ces lieux (la ville, la salle de concert, les magasins de disques, les domiciles privés, etc.), Müller met en lumière les changements d'échelles et la temporalité variable agissant dans la « manifestation » de ces lieux. Il relève ainsi que pour exister, chacun de ces lieux nécessitent deux facteurs: une « syntaxe partagée » (p. 146) et l'engagement situé des acteurs. Ceci lui permet d'introduire le point central de sa thèse: le monde panoptique rhizomique du hardcore. De ces premières analyses, Müller démontre comment tout en captant ces différents agents (humains et non-humains) dans des « nœuds » temporaires, ces mêmes agents réinjectent à leur tour des ressources dans un « système circulaire quasi global » (p. 144). Ainsi une salle de concert devient temporairement un « lieu » (p. 18) du hardcore, par la venue d'un groupe, de son public, de ses discours, de la présence de nourriture végétarienne, par la vente de CD et t-shirts. Une fois le concert terminé, les acteurs dispersés, la salle de concert redevient un espace neutre. Cependant, tous les objets que ce contexte a produits, continuent, eux, à circuler: les valeurs échangées sont répétées, les t-shirts achetés sont portés, l'expérience vécue est partagée. Ainsi, à leur tour, chacun de ces objets (matériel ou immatériel) peut potentiellement recréer un lieu du hardcore, dans une chambre, sur le web ou dans un autre pays.

Parallèlement à cette montée en généralité étudiant les dynamiques macrosociales, l'auteur s'attache à démontrer dans les parties quatre et cinq comment, au niveau microsocial, cette circulation constructive – performative – du hardcore ne peut exister qu'en étant traversée par d'autres mondes sociaux, avec leurs propres conventions. L'auteur souligne alors que, quand bien même le hardcore se veut isolé du reste du monde, il se construit inévitablement en opposition

au « mainstream »¹; et donc inévitablement en référence à celui-ci. Il en découle que certaines stratégies des « hardcore kids » ont pour résultats « d'hardcoriser » une situation ou un lieu. C'est ainsi qu'en performant certaines conventions esthétiques (« violent dancing, moshing » (p. 87)) ou en marquant physiquement un lieu à l'aide d'autocollants ou de symboles, les acteurs teintent la situation de hardcore. Ce faisant, l'analyse se fait des plus ethnométhodologiques, et conçoit les frontières identitaires par leur caractère mouvant et nécessitant d'être activées en y étant rendues descriptives « accountable » (p. 209) au gré d'une interaction. Il propose alors d'explorer un « doing being hardcore » (*Ibid.*), inspiré notamment des travaux de Brubaker (2004) et Moerman (1974). Cette expression permet à l'auteur de rappeler le caractère processuel et réitératif des identités performées. L'efficacité de ce travail performatif se mesure à l'essentialisation d'une identité hardcore. Ainsi, l'étude discursive des acteurs repère comment leur discours leur permet de se légitimer sur la scène hardcore.

Müller parvient à réunir différentes écoles de pensées pour retirer les intérêts méthodologiques de chacune afin de mener une réflexion épistémologique plus large. L'analyse d'une subculture jeune dans un contexte de globalisation offre une alternative résolument novatrice pour tenter de s'affranchir de la simplification cloisonnée selon laquelle « culture » serait synonyme de « territoire » (Wimmer et Glick 2003). Cette démarche réflexive a le mérite de questionner la responsabilité des chercheurs sur l'objet social qu'ils étudient : la tendance essentialisante n'inspire-t-elle pas les théories nationalistes et xénophobes dans les démocraties actuelles ? Les réflexions apportées par cet ouvrage soulèvent d'enrichissantes perspectives à la littérature des approches pragmatiques (Garfinkel 1999) pour interpréter les constructions identitaires du monde contemporain. La lecture simpliste d'une diffusion unidirectionnelle

de subcultures occidentales d'un foyer d'origine (américain) vers le reste du monde ne suffisant pas à interpréter la globalisation des échanges, l'analyse d'Alain Müller offre une alternative facilement remobilisable. Enfin, sa méthodologie réflexive et immersive offre une expérience particulièrement démystifiante pour les premiers pas de jeunes scientifiques dans la construction d'un travail de recherche.

Bibliographie

- Becker H. S. 1985. *Outsiders: études de sociologie de la déviance*. Paris, Métailié.
- Brubaker R. 2006. *Ethnicity without Groups*. Cambridge, Harvard University Press
- Garfinkel H. 1999. *Studies in Ethnomethodology*. Cambridge, Polity Press
- Latour B. et Woolgar S. 1996. *La vie de laboratoire: la production des faits scientifiques*. Paris, La Découverte.
- Moerman M. 1974. "Accomplishing Ethnicity" in Turner R. (dir.), *Ethnomethodology*, Harmondsworth, Penguin, 54–68.
- West C. et Zimmerman D.H. 1987. "Doing Gender". *Gender and Society*, 1: 2, 125–151.
- Wimmer Andreas 2008. Elementary strategies of ethnic boundary making in *Ethnic and Racial Studies*, 31: 6, 1025–1055
- Wimmer A. et Glick Schiller N. 2003. "Methodological Nationalism, the Social Sciences and the Study of Migration: an Essay in Historical Epistemology", *International Migration Review*, 37: 3, 576–610.

Hélène Gandar
MA2 (2018–2019) SSP
Université de Lausanne
helene.gandar@unil.ch

1 Faisant référence à « un système dominant », « la société globale » (p. 65), « symbolisée par la musique pop » (p. 216).